

Scènes à griller de mon petit barbecue théâtral *(pour 2 à 8 personnes)*

Théâtre

Igor Futterer

Before any representation, adaptation or translation, please contact

<http://www.sacd.fr>

DU MÊME AUTEUR

THEATRE

La plus grande, grande pièce du monde, Editions de l'Amandier, 2002 (Ouvrage collectif)

Une rose rouge pour un café noir, Editions de l'Amandier, 2005

La cigogne n'a qu'une tête! , Editions de l'Amandier, 2006 (*Edition originale, Crater 2001*)

Scènes à griller de mon petit barbecue théâtral *(pour 2 à 8 personnes)*

Théâtre

On va le savoir !

ANIMATEUR. Il y a des moments critiques dans l'existence. Des situations où le devoir de réserve est mis en garde, où la justice a perdu son ouïe, son odorat, où l'arbitre devient arbitraire. Des jours de grands dangers, des jours où la liberté de soi, de l'autre, des autres est menacée, c'est le cas ce soir, de France pour qui l'insaisissable est devenu insoutenable ! Et ça, ce soir, on va le savoir ! France bonsoir, France vous êtes agent administratif à Paris. France, on vous écoute.

FRANCE. Bonsoir, je ... Non, Non, c'est trop dur...

ANIMATEUR. France, on est tous avec vous.

FRANCE. Un cri ! Je viens pousser un cri, celui du cœur, celui d'une mère, un cri d'alarme. Non, je ne comprends pas comment les choses ont pu en arriver là, pour moi c'est un choc terriblement brutal, je suis bouleversée.

ANIMATEUR. Pourtant, il y avait des signes, des éléments, des comportements qui ne trompent pas. Vous aviez des doutes.

FRANCE. Bien sûr, la violence urbaine, le problème de l'emploi, l'absence de repères socio-économiques. Mais je pensais que la raison allait l'emporter. Son attitude est en tout point à l'opposé des valeurs civiques et morales que nous lui avons inculquées.

ANIMATEUR. Oui tout à fait... C'est à dire ?

FRANCE. Et bien voilà, ma fille copule avec la bête immonde !

ANIMATEUR. Vous pouvez être plus précise ?

FRANCE. C'est pourtant clair, ma fille a mis dans son lit l'arbitraire, la xénophobie et j'en passe...

ANIMATEUR. Et c'est la première fois que cela arrive ?

FRANCE. Franchement, non ! Déjà en 34, elle a failli se faire engrosser, et en 40, sans la capote anglaise, l'affaire était dans le sac, mais là c'est une de trop. Je ne me vois pas du tout la belle-mère de la barbarie.

ANIMATEUR. Son père est au courant ?

FRANCE. Je ne pense pas, nous sommes divorcés depuis longtemps et nos rapports sont assez conflictuels. Mais il est responsable, c'est tout de même sa fille. Autant que je sache, on l'a faite à deux.

ANIMATEUR. Le plus simple je crois, c'est donc d'appeler votre ex-mari Patrice, qui attend juste derrière ce décor. Patrice c'est à vous !

Patrice entre et s'installe.

ANIMATEUR. Patrice bonsoir ! Patrice vous êtes patron d'un bar Pmu, et l'ex-mari de France. France qui a, semble t'il quelque chose d'important et de très douloureux à vous confier.

PATRICE. Il a du lui falloir beaucoup de courage pour venir se dévoiler sur un plateau télé, je l'admire. Vous savez, moi, je suis quelqu'un de simple, je réagis donc simplement. Je suis un homme de terrain, moi, du contact, de la proximité. Mais faut pas m'emmerder, vous voyez ce que je veux dire !

ANIMATEUR. Très bien, vous êtes le garant du dialogue social !

PATRICE. C'est ma patrie.

FRANCE. Et les dérives, les tentations de repli, le protectionnisme, l'exclusion, la rupture du pacte social, l'hégémonie de l'intolérable ! Tu penses qu'en cajolant le postérieur des bovidés, les mouches vont fuir ?

PATRICE. Arrête de nous asphyxier avec ton ultra socialisme existentiel que personne ne comprend. Moi je parle de ce que les gens connaissent, le chômage, la TVA qui nous suce le sang, le retour des malfaiteurs dans nos villes et nos campagnes...

FRANCE. Et la solidarité citoyenne, et la réforme comportementale et l'évolution sub culturelle, bref, le bonheur pour tous, broutilles ! Car il faut que vous sachiez que nous sommes divorcés, mais que nous vivons toujours ensemble. Patrice tu n'es pas l'homme du deuxième millénaire, tu restes celui du troisième âge.

ANIMATEUR. France, Patrice, je pense que l'on s'égare un peu. Car France, France vous étiez venue nous annoncer une nouvelle bouleversante, douloureuse, inquiétante même si je ne me

trompe pas, à laquelle d'ailleurs votre ex-mari, concubin n'étais pas préparé ?

FRANCE. Eh bien voilà ta fille, notre fille couche avec...

PATRICE. Avec ?

FRANCE. Avec la bête immonde.

PATRICE. Ah ! Tu m'as fait peur.

ANIMATEUR. Visiblement Patrice vous ne semblez ni surpris, ni gêné.

PATRICE. A croire que tu préférerais quand elle forniquait avec des rouges.

FRANCE. Comment peux tu dire une chose pareille, que fais tu de nos racines !

PATRICE. Ne me fais pas passer pour ce que je ne suis pas, il s'agit avant tout de l'avenir de notre fille.

Marianne entre et s'installe.

ANIMATEUR. Justement, et je pense que le mieux pour y voir plus clair dans toute cette histoire c'est de demander son avis à l'intéressée. J'appelle tout de suite Marianne ! Marianne bonsoir, Marianne vous êtes étudiante en droit, mais j'ai la nette impression que votre comportement pose problème à vos parents.

FRANCE. Chérie comment peux-tu faire une chose pareille ?

MARIANNE. Maman, je suis majeure et vaccinée.

FRANCE. Mais ce que tu fais est écoeurant, c'est pire que de la zoophilie !

PATRICE. Et coucher avec un nègre c'est quoi ?

MARIANNE. Quand je couche avec Bamoko, papa a peur qu'on me torture, quand je couche avec la bête immonde maman s'indigne. Mettez vous d'accord ! Je ne suis pas une poupée Barbie.

ANIMATEUR. Je vous sens un peu provocatrice ?

MARIANNE. Assumer le passé de mes parents n'est pas le véritable problème, c'est juste cette volonté commune qu'ils ont d'en faire ma dote, qui m'étouffe.

PATRICE. C'est un reproche ?

MARIANNE. Non, un constat !

FRANCE. Comment peux-tu être aussi ingrate, alors que nous t'avons tout donné.

PATRICE. Les droits de l'homme...

ANIMATEUR. Peut-être que...

PATRICE. Vous ! Mêlez vous de ce qui vous regarde.

FRANCE. Les congés payés...

PATRICE. Le vote des femmes...

FRANCE. La libération sexuelle...

PATRICE. L'abolition de la peine de mort...

FRANCE. Le pétard, les raves, le loft...

PATRICE. Le piercing, le tatouage, le sida... Non pas le sida !

MARIANNE. Vous m'étouffez ! Vous êtes trop vieux pour comprendre ce que je veux, ce dont j'ai vraiment besoin.

ANIMATEUR. Alors Marianne permettez moi une question, qu'est ce que vous voulez vraiment ?

MARIANNE. Juste être libre, fraternelle et honnête dans mon quotidien, sans être obligée de me reconnaître dans l'influence de quelques-uns. Je veux pouvoir dire ce que je ressens sans être cataloguée, ou estampillée. Ma liberté, c'est celle des autres.

ANIMATEUR. Sur ces bonnes paroles, nous laissons la place à une page de publicité, avant de nous retrouver pour les questions et le vote du public. Alors restez avec nous, car dans un instant, ce que vous pensez, on va le savoir !

*La plus plus grande pièce du monde.
Théâtre du Rond-Point - 2002*

ANNONCE MICRO. Pour votre sécurité nous vous rappelons que tous bagages non étiquetés est sous l'entière responsabilité de son propriétaire, et donc passible de destruction. Nous vous rappelons également que vous êtes dans un espace non fumeurs. Le vol air France 245 de 18h32 à destination de Dakar porte 5 aura un retard de 15 minutes.

ANIMATEUR. Magnifique, quelle chance vous avez isabelle ! Une chance extraordinaire s'offre à vous de rattraper votre retard sur patrick. Car isabelle vous êtes toujours partante pour ce fabuleux voyage, non ?

ISABELLE. Oui !

ANIMATEUR. Alors question ! Et c'est une question "Who's who" ! On dépose sur votre banquette dans le métro un porte clés en forme de dauphin, avec un petit papier mentionnant que son porteur est sourd et muet. Isabelle qui suis-je ?

ISABELLE. Un Capverdien !

ANIMATEUR. Patrick !

PATRICK. Un Roumain !

ANIMATEUR. Un Roumain, oui ! Un Roumain, Bravo Patrick ! Bravo ! Et désolé Isabelle, désolé ! Car avec cette bonne réponse Patrick avance d'une case vers ce fabuleux voyage, puisque il est maintenant en possession de sa carte d'embarquement. Mais tout n'est pas joué Isabelle, puisqu'en perdant vous garder toujours la main. Alors question ! Et c'est une question "Business" ! Je vends des colliers, des tam-tams portatifs, des ceintures et des pare-soleil de tête, qui suis-je ?

ISABELLE. Ivoirien !

ANIMATEUR. Patrick !

PATRICK. Malien !

ANIMATEUR. Eh oui, c'était un Malien ! Bravo Patrick, c'est encore une bonne réponse ! Décidément vous êtes imbattable dans le registre culture du monde. Désolé Isabelle, mais Patrick avance encore d'une case vers cet exceptionnelle voyage, puisqu'il va maintenant enregistrer ses bagages. Mais rien n'est perdu, car voici la question "Food" ! Je suis une sénégalaise en boubou, assise en tailleur au bord d'un couloir de bus à la station Château-rouge, j'ai un mes côtés, un sac opaque de 30 litres qui fume, qu'est ce que je vends ?

ISABELLE. Des bananes !

ANIMATEUR. Isabelle réfléchissez ! J'ai bien entendu banane ! Nous sommes en octobre.

ISABELLE. Des marrons !

ANIMATEUR. Patrick !

PATRICK. Du maïs chaud !

ANIMATEUR. Maïs chaud ! Maïs chaud ! Eh oui Patrick ! Vous avez raison. Du maïs chaud. Et encore Patrick, vous avez eu de la chance, car si je vous avez dis station Gare du Nord, cela aurait été plus dur, non.

PATRICK. Non, car il aurait été Srilankais

ANIMATEUR. Non, mais vraiment vous êtes étonnant de connaissance patrick. Vous avancé encore d'une case. Désolé Isabelle. Patrick notre caméra ne quitte plus votre progression puisque en passant le portique de sécurité vous n'êtes plus qu'à deux doigts de ce voyage magnifique. Mais attention question piège, avec la question "Home", que voici. Je prends la rosée du matin, mes voisins sont cramoisis, et je porte un blason bleu sur mon flanc, qui est mon promoteur ? Isabelle que l'on ne distingue plus que par vidéo, puisqu'elle est resté aux portes de l'aéroport, c'est à vous !

ISABELLE. L'Unesco.

ANIMATEUR. Ah là, là, là Isabelle ! A vous Patrick.

PATRICK. Une tente.

ANIMATEUR. Patrick ! Y'a pas à dire vous êtes la connaissance du monde incarné, que dis je, fait homme ! Si, si, j'insiste, même moi je suis surpris. Désolé Isabelle. Mais Patrick, alors que vous pénétrez dans l'appareil, pourrez vous répondre à cet ultime question qui vous transportera vers cette destination de rêve. Question "Memory". Je suis marin dans l'âme, je bois dans un bol, j'adore des pierres droite. Ou vis-je ? Ou vis-je, patrick !

PATRICK. A Stonehenge.

ANIMATEUR. Ah Patrick ! Quel horreur, quel désastre, quel coup de Trafalgar. C'est une mauvaise réponse, et vous connaissez la sanction de notre grand jeu « j'aime et je connais le monde » vous perdez cette magnifique destination qu'était l'île de pâques, et oui l'île de pâques, pour cet autre destination que vous allez pouvoir découvrir, et qui visiblement fait défaut à vos immenses connaissance, Quimper!

*La Nuit Blanche
Archives Nationales - 2006*

LUI. Ah voilà, voilà enfin ! Par ici mon enfant par ici !
(L'homme fait un signe qui suggère le rapprochement)
 Quelle robe, quelle éclat, quelle tenue ! Par ici, par ici, merveille extrême, ode bienvenue, splendeur des confins ! La coffea arabica, mon café ! *(L'homme lui signifie de poser la tasse sur la table)* Quand l'on pense que l'on doit la découverte de ce nectar à une petite chèvre d'Ethiopie et son chevrier, c'est pas Dieu possible, comme la nature est tout de même bien fait, non ?

ELLE. Je...

LUI. Petite graine et pourtant, pomme de discorde dans de nombreux pays, toujours accusée, de tonifier la contestation. Par le grand turc contre la sédition, par le roi d'Angleterre pour les mêmes raisons. Crime de lèse-majesté, fermeture des cafés ! Erigée en boisson nationale, elle évince le thé chez les coloniaux des Amériques après la "boston tea party". La petite coffea arabica, est une terroriste de la première heure, symbole révolutionnaire de l'émancipation. Quelle noble fonction naturelle ! C'est la boisson des philosophes.

ELLE. Monsieur...

LUI. Médaille d'argent sur le marché du change ! Oui, oui, après le pétrole et devant le charbon. Elle est le fruit de toutes les convoitises. Des hauts plateaux de Colombie, en passant par la Côte d'Ivoire jusqu'au Viêt-Nam elle sollicite l'attention de millions d'âmes dévolues à sa richesse naturelle. Mais attention, au prix d'un travail long et méticuleux, cueillette, séchage et ratissage, lavage et triage, et puis stockage, pour les meilleurs d'entre eux. Le résultat est là, un "bourbon pointu" 2005 à 600 € le kilo en provenance directe de la Réunion. Quelle belle aventure humaine ! N'est ce pas ?

ELLE. Si...

LUI. Oui, je sais, je sais ! Je parle trop, mais doit-on être avare quand l'on aime ? Non ! Le sida soit, des avares du cœur ! Quand je pense à ses millions d'âmes parties en fumée sous la férule ignoble de l'esclavage au profit de la basse spéculation, mon cœur se retourne et se torréfie.

Au jour d'aujourd'hui, c'est impensable, inacceptable, honteux, répugnant ! Comment le fruit d'un tel délice de l'esprit a-t-il pu revêtir l'habit du tortionnaire. Vive les petits récoltants, vive le commerce équitable ! Pour l'addition, fais comme d'habitude !

ELLE. Elle reste à venir, je suis l'assistante de maître Becker votre avocat.

LUI. Pardon !

ELLE. Je viens vous remettre votre assignation au tribunal pour maltraitance psychologique et esclavage moderne en entreprise, au regard de votre enthousiasme pour la vertu, notre ligne de défense est toute trouvée, au plaisir.

LUI. Maître... Toi ! Un cognac et fissa !

*Le bal des Auteurs
Le Facteur Théâtre - 2010*

Un canapé oriental, deux poufs, deux paniers plats. Un homme d'âge mûr de type magrébin est assis sur le canapé. Une cigarette "papier maïs" aux lèvres, il trie des fèves. On entend retentir le bruit d'une sirène d'alerte aérienne. L'homme reste imperturbable. La sirène décroît un militaire entre.

AGOUMI. Tu pars ?

LE MILITAIRE. Oui.

AGOUMI. Par le bateau ?

LE MILITAIRE. Oui, avec le contingent.

AGOUMI. Et après ?

LE MILITAIRE. Comme d'habitude, camion.

AGOUMI. La route sera longue. Rappelle-moi le nom de ton bled, j'arrive pas à me le graver dans le crâne ?

LE MILITAIRE. Illkirch-Graffenstadt.

AGOUMI. Oui voilà, Illkirch-Graffenstadt, banlieue de Strasbourg. C'est à Kronembourg qu'on avait été encore salement accroché. Mais quelle belle ville Strasbourg, surtout sous la neige.

LE MILITAIRE. Comme Alger.

AGOUMI. Tu veux dire celle d'avant.

LE MILITAIRE. Elle aussi, elle retrouvera la paix.

AGOUMI. J'étais pas pour... J'étais pas contre non plus.

LE MILITAIRE. Je sais.

AGOUMI. Le "cessez-le-feu", il aurait dû se faire sur tout ce qui n'allait pas. Le statut indigène, l'exploitation coloniale, l'éducation à sens unique, le mépris culturel. Après ce que l'on a vécu, on ne devrait plus obtenir la liberté par le sang.

LE MILITAIRE. Le droit des peuples à disposer d'eux mêmes.

AGOUMI. Oui, mais aussi de leur richesse. On vient te chercher ?

LE MILITAIRE. Oui.

AGOUMI. Bon eh bien...

LE MILITAIRE. Tiens. *(il sort des clefs, qu'il donne à Agoumi)*

AGOUMI. Qu'est-ce que tu fais ?

LE MILITAIRE. Elle est à toi maintenant.

AGOUMI. Tu ne la prends pas ?

LE MILITAIRE. Elle était française quand je l'ai achetée, en te la donnant maintenant elle est algérienne.

AGOUMI. Mais...

LE MILITAIRE. Tu veux m'offenser !

AGOUMI. Y'a pas de doute t'es un brave type. Il faudrait, il faudrait qu'il y ait plus de types comme toi.

LE MILITAIRE. Un jour viendra.

AGOUMI. "In chā' Allāh" !

LE MILITAIRE. "In chā' Allāh" ! *(ils se donnent l'accolade)*

AGOUMI. Fais attention à toi mon frère.

Le militaire acquiesce de la tête et sort. Agoumi le regarde partir, puis regarde un instant les clefs, avant de les mettre dans sa poche. Il retourne s'asseoir sur le canapé et reprend le tri des fèves. On entend la radio. Un flash d'information annonce l'élection présidentielle de François Mitterrand. Agoumi éteint la radio. Il est pris d'une douleur au côté et tousse. N'y tenant plus il s'allonge sur le canapé. Idriss entre.

IDRISS. Ca va papa !

AGOUMI. Non cette fois je crois que c'est la fin.

IDRISS. Arrête papa, qu'est-ce que tu racontes !

AGOUMI. Je le sais.

IDRISS. Tu veux que j'appelle maman ?

AGOUMI. Non, pas tout de suite reste un peu avec moi.

IDRISS. C'est encore ta putain de blessure et tes cigarettes de troupe. Saloperie de français.

AGOUMI. Ne dis pas ça !

IDRISS. Pourquoi, c'est pas en Allemagne que t'as pris un éclat d'obus pour la France ?

AGOUMI. Pas en Allemagne, à Kronembourg en France.

IDRISS. C'est du kif ! Question reconnaissance zéro. A part ta médaille et tes histoires, t'as du te battre encore dix ans pour obtenir ta pension.

AGOUMI. Calme-toi, tout cela c'est du passé.

IDRISS. Parce que tu crois que les choses ont changé aujourd'hui ?

AGOUMI. Idriss, s'il te plait.

IDRISS. Ouais on torture plus, ouais y'a plus de colons, ouais y'a plus de corvée de bois, ouais y'a plus de statuts, mais y'a pire ! Le travail d'arabe, le bicot de 2ième génération.

AGOUMI. Ils ne sont pas tous comme cela.

IDRISS. En tout cas à Paris, j'en ai pas trouvé. Des hypocrites oui, en pagaille, mais pas les hommes dont tu parles.

AGOUMI. Parce que tu cherches mal, mon fils.

IDRISS. Mais même en cherchant bien papa, tu arriveras toujours à Renault, aux bidonvilles de Nanterre pour finir au pont de Neuilly.

AGOUMI. Tu es bouffi de rancœur mon fils, je ne t'ai pas élevé comme ça.

IDRISS. Tu as raison un bougnoule doit toujours fermer sa gueule face à l'autorité. Tu vois je l'ai bien appris ma leçon "de li franci".

AGOUMI. La justice n'est pas la vengeance.

IDRISS. Encore de belles paroles. Tu sais papa on tire encore sur les hommes de paix. *(Agoumi est pris d'une violente toux)* Papa, papa!

AGOUMI. Tiens prends ça mon fils. *(il lui donne les clefs)*

IDRISS. La DS !

AGOUMI. C'est un type bien qui me l'a donnée. *(Il tousse encore plus fort)*

IDRISS. Papa, papa ! Pardonne-moi *(Agoumi s'arrête de tousser et s'éteint sur le canapé. Idriss lui baise le front)* Pardonne-moi papa.

Idriss prend une couverture et en recouvre le corps de son père. Il regarde le corps un instant, puis va s'asseoir sur un pouf. Il examine les clefs, puis ramène à lui les deux paniers et commence à trier les fèves. Dans un des paniers Idriss prend de la poudre de riz qu'il s'applique sur les cheveux afin de se vieillir. Eric entre avec deux flûtes de champagne.

ERIC. Monsieur Hamida, je ne vous dérange pas ?

IDRISS. Non, non, j'avais juste besoin d'un peu d'intimité.

ERIC. Vous voulez que je...

IDRISS. Non, vous pouvez rester. *(Eric lui tend une flûte, Idriss la prend)* Merci.

ERIC. Il est vrai que je n'ai jamais vu autant de monde à un mariage.

IDRISS. C'est la tradition.

ERIC. Je n'étais jamais venu auparavant. En fait je ne connais l'Algérie que par votre fille. Mais pour le peu que j'en ai vu, c'est un pays magnifique.

IDRISS. Ça l'est, en effet.

ERIC. Vous me semblez contrarié ?

IDRISS. Non... Je pensais au pays. Il a beaucoup souffert.

ERIC. Je ne connais que peu de chose de son histoire. Mais ce que je sais, c'est que j'aime Arifa.

IDRISS. Combien !

ERIC. Pardon ?

IDRISS. Combien de temps durera cet exotisme !

ERIC. Monsieur, je...

IDRISS. Ma fille est ce que j'ai de plus cher. Je me suis battu pour elle, contre moi-même. Tout ce que j'ai construit, c'est pour elle. Tout lui appartient ici. Et un... un français vient me l'arracher, comme la France nous a volé nos terres d'abondance en nous traitant comme des chiens.

ERIC. Monsieur Hamida, je... Je suis désolé...

IDRISS. De quoi !

ERIC. De ce que je n'ai pas dit, de ce que je n'ai pas fait. Je vous l'ai dit, je m'intéresse peu à l'histoire. Mais je suis sincère dans mes sentiments, et vous demande pardon. Pardon pour mon ignorance, pardon pour ce qu'on pu faire mes aïeux ou mes compatriotes. Je... Cette histoire ne verra pas de répétition. Je... Pardonnez-moi. *(il va pour sortir)*

IDRISS. Eric !

ERIC. Monsieur Hamida.

IDRISS. *(il se lève et se dirige vers Eric) ... Excuse-moi. L'émotion de cette journée, a fait ressurgir en moi des sentiments que je croyais éteints à tout jamais. Maintenant je sais que cette source nauséuse est tarie définitivement, grâce à vous. Et... Et parce que je sais que vous êtes heureux. Je n'ai qu'à regarder Arifa pour le savoir. C'est une femme brillante, et je sais que vous également. Je... (il fouille dans ses poches et en sort les clefs) Tenez... (il lui donne les clefs) Les kilomètres qui figurent à son compteur, c'est un peu de la vie de l'Algérie.*

ERIC. Monsieur...

IDRISS. Vous savez, l'Algérie c'est plus qu'un pays, c'est un mode de vie. Alors, maintenant allons retrouver les invités, avant qu'ils ne nous cherchent.

ERIC. Monsieur Hamida merci.

IDRISS. Appelle-moi papa, fils.

Collectif 19 mars 2012
Mai 2011

Grandeur des vanités humaines - Episode I

Dans un espace "deadline", à la limite entre le purgatoire et le salon d'un psy, trois hommes en gris se confient sur l'un des temps forts de leur existence. Ils se confessent à un homme en blanc que l'on pourrait prénommer, Saint-Pierre ou Sigmund, selon l'audace.

- L'HOMME EN GRIS. Par quoi commence-t-on ?
- L'HOMME EN BLANC. Vous avez une préférence ?
- L'HOMME EN GRIS. Non pas particulièrement.
- L'HOMME EN BLANC. A tout prendre, commençons par l'immédiat, la fin, la fin c'est toujours ce qu'il y a de plus frais.
- L'HOMME EN GRIS. Hier alors.
- L'HOMME EN BLANC. Si vous n'y voyez pas d'objections ?
- L'HOMME EN GRIS. Non... Au revoir.
- L'HOMME EN BLANC. Au revoir !
- L'HOMME EN GRIS. Oui, au revoir... Puis je me suis levé et je suis sorti.
- L'HOMME EN BLANC. Vous l'aviez préparé ?
- L'HOMME EN GRIS. Non et oui, quelle importance ?
- L'HOMME EN BLANC. Le regard de l'histoire.
- L'HOMME EN GRIS. Je voulais trouver quelque chose, pour que ma sortie ne soit pas un point mais un trait d'union vers mon retour. Le mot est parti comme cela, et le mouvement a suivi le pas naturellement.
- L'HOMME EN BLANC. En faisant cela vous saviez que vous tourniez le dos à l'objectif de la caméra et de ce fait, à la nation.
- L'HOMME EN GRIS. Non, je tournais le dos à l'impuissance, à l'inutilité.

L'HOMME EN BLANC. Prendre la porte, devenait d'un coup votre nouvel objectif.

L'HOMME EN GRIS. Elle me semblait à des kilomètres.

L'HOMME EN BLANC. Pourtant vous y êtes arrivé sans faux pas.

L'HOMME EN GRIS. Parce qu'il y en avait sept, sept pas jusqu'à la sortie de champ. Je les ai comptés, chacun d'eux écrasés au sol, les années qui me séparaient de ma revanche.

L'HOMME EN BLANC. Quand vous avez fermé la porte derrière vous, quel a été votre sentiment ?

L'HOMME EN GRIS. D'abord un grand vide. Ensuite, je ne savais plus quelle direction prendre.

L'HOMME EN BLANC. Et puis ?

L'HOMME EN GRIS. La conviction en perdant ma place, d'être victime d'une injustice.

L'HOMME EN BLANC. La sanction du suffrage universel est légitime.

L'HOMME EN GRIS. Oui, peut-être, sûrement, mais c'est moi qu'il leur fallait.

L'HOMME EN BLANC. Et pourquoi ?

L'HOMME EN GRIS. Parce que le pire dans la masse des votants ce sont les indécis, qui se figent sur la dernière idée qu'on leur a vendue.

L'HOMME EN BLANC. Laquelle ?

L'HOMME EN GRIS. Que j'étais peut-être l'homme du passif, mais certainement pas celui du passé.

L'HOMME EN BLANC. Vanitas !

Grandeur des vanités humaines - Episode II

L'HOMME EN GRIS. Ils s'avancent vers moi.

L'HOMME EN BLANC. Combien sont-ils ?

L'HOMME EN GRIS. Un ! Mais j'les vois tous. J'l'esquive et j'avance, j'y suis presque c'est trop beau.

L'HOMME EN BLANC. Que vous manque-t-il ?

L'HOMME EN GRIS. Vingt mètres et un angle.

L'HOMME EN BLANC. Se présente-t-il ?

L'HOMME EN GRIS. A cette distance, j'peux pas dire mais la fenêtre est bonne, alors j'avance.

L'HOMME EN BLANC. Il vous reste combien à parcourir ?

L'HOMME EN GRIS. Cinq mètres ! C'est tout bonnard ! ... Putain !

L'HOMME EN BLANC. Que se passe-t-il ?

L'HOMME EN GRIS. Je ne vois plus les filets, y en a partout !

L'HOMME EN BLANC. Vous ne les aviez pas vu avant ?

L'HOMME EN GRIS. Non, non ! Ils sont apparus comme cela ! Y devaient pas être sur mon chemin, c'était écrit, bordel !

L'HOMME EN BLANC. Combien sont-ils ?

L'HOMME EN GRIS. 3 ou 4, et ils foncent sur moi !

L'HOMME EN BLANC. Que pouvez-vous faire ?

L'HOMME EN GRIS. Zéro, à part shooter.

L'HOMME EN BLANC. Alors ?

L'HOMME EN GRIS. Rien, j'ai dû passer la balle... Putain !

L'HOMME EN BLANC. Quoi ?

L'HOMME EN GRIS. Elle me revient. Mais j'suis pas en position, faut'que j'lui passe, lui il a l'angle qui faut. Yeah ! Trop puissant !

L'HOMME EN BLANC. Que fait-il ?

L'HOMME EN GRIS. Ben y shoot grave, my God, c'est trop de la balle !

L'HOMME EN BLANC. But ?

L'HOMME EN GRIS. Of course qu'il y est !... Shit, shit et re-shit !

L'HOMME EN BLANC. Quoi ?

L'HOMME EN GRIS. Ben la main. Dans le retour de ballon, j'ai pas pu faire autrement pour le contrôle. Et l'autre con a un doute.

L'HOMME EN BLANC. Vous avez triché en conscience.

L'HOMME EN GRIS. Non, on est qualifié, c'est ça qui compte.

L'HOMME EN BLANC. Vanitatum !

Grandeur des vanités humaines - Episode III

L'HOMME EN GRIS. Ce n'est pas lui. Ce n'est pas lui !

L'HOMME EN BLANC. Pardon ?

L'HOMME EN GRIS. On l'accuse, mais il n'a rien fait.

L'HOMME EN BLANC. Qui ?

L'HOMME EN GRIS. L'auteur, monsieur, l'auteur !

L'HOMME EN BLANC. Mais je n'ai rien dit.

L'HOMME EN GRIS. Pire, vous avez supposez !

L'HOMME EN BLANC. Pourtant...

L'HOMME EN GRIS. Mais moi, moi ! Je vous l'assure. Il pense avoir été honnête tout du long, du moins jusqu'à la dernière fois où il estime l'avoir été.

L'HOMME EN BLANC. Qui peut vous assurer du contraire alors ?

L'HOMME EN GRIS. A la réflexion, je ne vois qu'une personne, lui, l'auteur !

L'HOMME EN BLANC. Cela ne fait pas un peu de trop pour un seul homme ?

L'HOMME EN GRIS. Mon cher, il y a belle lurette que l'opinion ne se partage plus, elle s'organise.

L'HOMME EN BLANC. Autour de quoi !

L'HOMME EN GRIS. Mais de lui voyons !

L'HOMME EN BLANC. Qui ?

L'HOMME EN GRIS. Mais l'auteur, mon brave, l'auteur !

L'HOMME EN BLANC. Ah !

L'HOMME EN GRIS. C'est indispensable, incontournable ! Monumental par son évidence... Vous me suivez ?

L'HOMME EN BLANC. Oui, oui... mais de qui parlez-vous ?

L'HOMME EN GRIS. Je ne parle pas de qui, je parle de la nécessité ! La nécessité mon amie ! La nécessité impérieuse ! La nécessité fondamentale !

L'HOMME EN BLANC. Ok ! Ok ! Mais de quoi ?

L'HOMME EN GRIS. Mais de l'auteur, bon sang ! De l'auteur !

L'HOMME EN BLANC. Oh !

L'HOMME EN GRIS. Oui ! Le maître des choses, le maître en toutes choses, le maître des forges, du creuset des mots, de l'athanor des idées, des plénitudes neuronales, de la joie de vivre, quel joli maître, n'est-il pas ?

L'HOMME EN BLANC. Mais, alors que peut-on faire sans lui ?

L'HOMME EN GRIS. Rien, ou si peu, mon cher.

L'HOMME EN BLANC. Alors, si je peux me permettre, une question. De quelle espèce, de quelle ethnie, de quelle race est-il forgé ?

L'HOMME EN GRIS. Ah là là, si peu, si peu, tellement rien, insignifiant broutilles, misère, ce n'est qu'un homme... Moi.

L'HOMME EN BLANC. Vanitas vanitatum et omnia vanitas...

Nda.

L'homme gris n° 1 - Valéry Giscard d'Estaing

L'homme gris n° 2 - Thierry Henry

L'homme gris n° 3 - un auteur, comme, comme... Un auteur...

*5^{ème} édition de L'ÉTÉ EN AUTOMNE
Le Facteur Théâtre - 2010*

LES BAIGNEURS - La chaîne du bonheur

- BERNARD.** Si tu savais comme je suis heureux, avec ce que je viens de recevoir dans la boîte aux lettres !
- JOSEPH.** Un chèque ?
- BERNARD.** Mieux ! (*il sort une enveloppe et l'exhibe*) La lettre qui fera plaisir à Géraldine !
- JOSEPH.** Qu'est ce que c'est ?
- BERNARD.** (*il admire le courrier*) Je suis trop content !
- JOSEPH.** Voilà ! Typique, tu restes celui qui garde tout pour lui !
- BERNARD.** Oui.
- JOSEPH.** Et tu veux lui faire plaisir ?
- BERNARD.** Non, pas plaisir, mais lui procurer du Bonheur !
- JOSEPH.** Avec quoi ?
- BERNARD.** Avec une lettre "Chaîne du bonheur".
- JOSEPH.** Du bonheur ? Tu tombes dans tous les pièges !
- BERNARD.** Ce n'est pas un piège, mais une chaîne que je ne dois pas briser. C'est trop compliqué pour toi, tu ne comprends pas. Tiens, regarde, voilà la lettre ! (*il lui donne la lettre*) Lis toi-même !
- JOSEPH.** (*qui lit le courrier avec attention*) Voyons : " il ne faut pas briser cette chaîne, elle te procurera du bonheur. Fais-en 4 copies, que tu enverras à des amis, auxquels tu procureras du bonheur. Sinon, ça te portera malheur."
- BERNARD.** C'est écrit noir sur blanc !
- JOSEPH.** Et pour finir, cette menace idiote ! Tu crois à ces bêtises ?
- BERNARD.** (*il lui reprend le courrier promptement*) Je préfère ne pas m'attirer le malheur, et copier la lettre 20 fois plutôt que 4 !

JOSEPH. Ce n'est que superstition ridicule. Aujourd'hui personne ne croit à ces boniments !

BERNARD. Boniments !

JOSEPH. Pourtant, Tu es raisonnable, fier de ton savoir !

BERNARD. Dieu merci ! Ce qui est acquis, l'est une fois pour toutes. Mais je préfère prendre mes précautions. D'ailleurs cette lettre n'est adressée qu'à moi !

JOSEPH. Bien sûr aux idiots qui subsistent. Imagine ce que ça nuit à la collectivité.

BERNARD. A la collectivité ? Quand je procure du bonheur ! Tu ergotes sur des vétilles !

JOSEPH. Pense simplement, au temps et à l'argent que coûte cette lettre ! On la copie, on l'envoie 4 fois, le suivant fait pareil... C'est de la folie.

BERNARD. Ca doit coûter pas mal !

JOSEPH. C'est ce que veulent ces parasites de la société. Et puis, ça surcharge la poste ! Elle a assez à faire !

BERNARD. C'est incroyable ! Il faut les empêcher, les enfermer ! Pourquoi ces saboteurs sont en liberté ?

JOSEPH. Ils trouvent des complices.

BERNARD. Où ça ?

JOSEPH. Ils sont souvent tout près de nous.

BERNARD. Ich bin d'accord ! Alors, il faut aussi enfermer les complices !

JOSEPH. Bravo Bernard, comme ça, tu me plais. Tu n'es ni un saboteur, ni un complice. Déchire ça !

BERNARD. Oui, je les déchire. Tu ne penses pas que ça peut me porter malheur...

JOSEPH. Ecoute, moi je déchire toujours ces trucs.

BERNARD. Tu es sûr ?

JOSEPH. Oui.

BERNARD. Sûr, sûr !

JOSEPH. Merde !

BERNARD. Bon, alors... *(il se lève et déchire violement la lettre en mille morceaux, puis reprend sa place dans son transat, mais celui-ci cède, et s'effondre, Bernard se retrouve au sol)* Ah ! Si seulement je ne les avais pas déchirées !

JOSEPH. *(qui prend à témoin le voisin)* Si tu places ton bonheur dans les chaînes, voilà ce qui t'arrivera !

*Les Baigneurs
Landing Production- 2010*

LES BAIGNEURS - Miss Bunker

BERNARD. *(il arrive dans une tenue de parade)* Voilà, voilà ! Un peu de patience... *(il s'installe sur son transat, sort une paire de jumelle et regarde au loin)* Voilà ! Je suis prêt !

JOSEPH. Tu vas où comme cela ?

BERNARD. Ca ne te plait pas ?

JOSEPH. Oui et non... Mais dis-moi plutôt, ce que tu fais dans cette tenue ?

BERNARD. Président d'honneur !

JOSEPH. Ah ! Enchanté alors, monsieur le président... Mais président de quoi ?

BERNARD. Pour quelqu'un d'informé, t'es vraiment au courant de rien.

JOSEPH. Alors fais-moi plaisir, je ne tiens qu'a apprendre.

BERNARD. Tu as devant toi... Mais il faut pas le dire à Géraldine, le président d'honneur d'une nouvelle cérémonie de prestige qui fera date, je te l'assure.

JOSEPH. C'est de plus en plus obscur...

BERNARD. Allez ! Trêve de cachoterie entre nous, lis-ça.

JOSEPH. Monsieur, suite à la sélection officielle de notre comité, composé de membres éminents, vous avez été choisi parmi plus de 5 mille candidats pour représenter notre manifestation intitulée : "Miss Bunker" en qualité de président d'honneur.

BERNARD. Voilà ! Président d'honneur, tu te rends compte !

JOSEPH. Et ça consiste en quoi ?

BERNARD. Tu n'imagines même pas, les lourdes responsabilités qui m'incombent maintenant.

JOSEPH. Je vois...

BERNARD. C'est moi qui dois choisir entre toutes les participantes qui sera la "Miss Bunker 2010".

JOSEPH. Et sur quels critères ?

BERNARD. Qu'est-ce que tu peux être bête. *(qui regarde autour de lui)*, surtout tu le dis pas à Géraldine. *(il sort une fiche cartonnée de sa poche)* Attention, c'est hautement confidentiel, mais bon les voilà. *(il lui tend la fiche)*

JOSEPH. Les plus belles jambes, les plus fins tours de taille, les plus fortes poitrines, les plus décorés bikini, les fessiers les plus pommelés, les plus fines jambes. Joli tableau. *(il lui retire vivement la fiche)*

BERNARD. On va bien rigoler.

JOSEPH. Et c'est noté sur combien ?

BERNARD. Sur 20, comme à l'école.

JOSEPH. Ou, le nombre de tes années de mariage. Toi qui te vantes d'être fidèle, et qui l'es de surcroît.

BERNARD. Oui, et alors...

JOSEPH. Toi qui défends la parité.

BERNARD. Oui, mais...

JOSEPH. Toi qui aime ta femme.

BERNARD. Oui.

JOSEPH. Alors comment, peux-tu prendre part à une telle mascarade

BERNARD. Président d'honneur tout de même.

JOSEPH. Des filles qui défilent presque nu !

BERNARD. Mais c'est dans l'intérêt de la commune, afin de valoriser le patrimoine culturel et économique, c'est une œuvre publique.

JOSEPH. C'est surtout dans le but, de te distraire de la réalité qui t'entoure, et des combats à mener. Les saboteurs qui organisent cela n'ont qu'un objectif, endormir tes parts de cerveau disponible.

BERNARD. Ich bin d'accord ! Il faut interdire ces manifestations stupides et dégradantes. Il faut arrêter ces saboteurs !

JOSEPH. Et leurs complices ?

BERNARD. Et leurs complices pareil ! *(il déchire le papier et se retire les médailles de la veste)*

JOSEPH. Voilà, là je te retrouve. *(une fille en monokini passe sur la digue, elle suce une glace. Louis se retourne vivement, et la regarde. La fille jette son cornet de glace d'un revers de la main. Louis se retourne, le cornet lui est tombé dessus, la glace coule sur son visage.)*

BERNARD. Eh voilà ! Ça recommence, plus personne ne me regarde, maintenant que je ne suis plus rien.

JOSEPH. *(qui prend à témoin le voisin)* Si tu places ton espoir dans le paraître, voilà ce qui t'arrivera !

*Les Baigneurs
Landing Production- 2010*

Jean-Claude devant La machine à café. Il attend son café tout en se déhanchant sur une chanson de Johnny

JEAN-CLAUDE. « A tout casser ! Tu es vraiment à tout casser ! ».

Sylvain arrive à La machine à café. Il porte des Lunettes noires. Jean-Claude, qui sent une présence se retourne, puis revient sur La machine à café, avant de se retourner à nouveau sur Sylvain.

SYLVAIN. Salut.

JEAN-CLAUDE. Alors la nuit était chaude ! Clic clac, t'as retourné le canapé !

Qui retire ses Lunettes, laissant apparaître un bel œil au beurre noir.

SYLVAIN. Pas vraiment

JEAN-CLAUDE. Oh ! Mais on a pas été gentil avec maman, on s'est fait gronder.

SYLVAIN. Non, c'est juste un manche à balaie qui l'a pas été, quand je l'ai sortie du placard. J'ai rendez-vous chez l'ophtalmo, je prends juste mon courrier et j'y vais. T'as rien vu.

JEAN-CLAUDE. Tu me connais !

Noir - Hervé à La machine à café, Lit Le journal.

HERVÉ. Bourrage de mou, bourrage de mou ! On nous bourre le mou à longueur de journée.

Jean-Claude arrive et donne une grande tape dans Le dos d'Hervé.

JEAN-CLAUDE. Et on aime ça !

HERVÉ. T'es trop con, tu peux pas comprendre, l'insécurité est parmi nous.

JEAN-CLAUDE. Tu connais la dernière ! Le petit Muller s'est fait allumer par un balai.

HERVÉ. Non !

JEAN-CLAUDE. En pleine poire, t'aurais du voir le tableau. C'est à peine croyable, un balai !

Qui prend à témoin son journal.

HERVÉ. De nos jours il faut s'attendre à tout. Demain cela peut nous arriver à toi comme à moi.

JEAN-CLAUDE. Attends! Tu me mets les jetons !

HERVÉ. Personne ! Je te le dis, personne ne sera épargné. Il faut réagir maintenant.

JEAN-CLAUDE. T'es sûre !

HERVÉ. Regarde le journal, c'est écrit !

JEAN-CLAUDE. Déjà !

Hervé lui plaque le journal sur le ventre et se dirige vers le couloir. Au coin, il croise Fred avec qui il échange quelques mots avant de sortir. Fred arrive auprès de Jean-Claude. Fred, tout en se servant un café.

FRED. Qu'est ce que j'apprends ! Sylvain s'est fait dessouder au manche à balai.

JEAN-CLAUDE. Ben...

FRED. Et ça c'est passé où ?

JEAN-CLAUDE. Chez lui, mais...

FRED. Chez lui merde ! Et ils étaient combien ?

JEAN-CLAUDE. Tout seul. Il était tout seul face à son placard, quand...

FRED. Non c'est pas possible. Ces mecs là ils agissent toujours en groupe, tout seul ils ont les foies.

JEAN-CLAUDE. Pourtant...

FRED. Tu sais, ces mecs là c'est la gangrène de notre société. Une maladie, que si tu agis pas immédiatement t'en crèves.

JEAN-CLAUDE. T'es sûre !

FRED. La vigilance, Jean-Claude ! La vigilance, c'est notre devoir à tous. Il faut ouvrir œil, le mal rôde.

JEAN-CLAUDE. Ton café.

FRED. Merci. Et n'oublie pas que si tu ne fais rien, toi aussi tu deviens coupable. Alors fais ton devoir et surtout ne cède pas à la panique

JEAN-CLAUDE. C'est pas mon genre.

Fred quitte la machine à café et se dirige vers le couloir.

Noir - Eva et Jean-Guy à la machine à café.

EVA. Vous êtes au courant. Le petit Muller c'est fait agresser.

JEAN-GUY. Je sais devant chez lui, alors qu'il rentrait paisiblement du supermarché.

EVA. Un garçon comme aussi insignifiant que Muller, c'est sidérant. Dans quel monde vivons-nous !

JEAN-GUY. Je me suis même laissé dire, qu'ils étaient plusieurs.

EVA. Oui, une quinzaine de jeunes, armés de manche de pioche et de couteaux. Vous voyez tout de suite le genre.

JEAN-GUY. Il n'avait aucune chance.

EVA. Aucune.

JEAN-GUY. Mais que fait la police !

EVA. Si vous aviez vu dans quel état il était. On m'a dit qu'on a dû le transporter d'urgence à l'hôpital.

JEAN-GUY. C'est grave?

EVA. Traumatismes crâniens, fractures multiples. Il en pour trois bonnes semaines au moins.

JEAN-GUY. C'est sidérant !

EVA. Je ne vous le fais pas dire. Mais si l'on considère le sort de ce pauvre petit Muller, j'ose à peine imaginer ce que nous réserve l'avenir.

JEAN-GUY. Et les médias qui nous cachent tout. Non l'insécurité est autour de nous, c'est une réalité qui nous cerne. Faut-il attendre encore qu'elle frappe d'autres parmi nous pour nous en rendre compte. Ne soyons plus dupe, et ouvrons les yeux elle est là.

EVA. Jean-guy, d'un seul coup d'un seul, vous me faites peur.

JEAN-GUY. Soyez ferme ma chère, notre force à nous les cadres, c'est notre lucidité face aux événements.

Noir - Hervé à la machine à café, il lit Le journal.

HERVE. N'importe quoi ! On se fout vraiment de notre gueule.

Jean-Claude arrive, il porte des Lunettes noires.

JEAN-CLAUDE. Salut !

HERVE. Salut! Y'a trop de lumière, t'es déjà en vacance!

Jean-claude enlève ses Lunettes noires.

JEAN-CLAUDE. C'est presque ça.

HERVE. (*estomaqué*) Putain on t'a tapé dessus ! Tu t'es fait agresser ! On...

JEAN-CLAUDE. Pire...

HERVE. Noon...

JEAN-CLAUDE. J'ai glissé sur une merde.

Paris - 2002

À table !

LE PERE ou LA MERE. Viens dîner, c'est l'heure !

LE FILS ou LA FILLE. J'ai pas faim.

LE PERE ou LA MERE. C'est l'heure !

LE FILS ou LA FILLE. Quand je pense ! J'ai pas faim ! J'ai une histoire à finir. Une aventure à terminer. On ne mange pas quand on a une vierge à immoler sur une pyramide en Lego. Et mes Playmobils, qu'est-ce qu'ils vont faire pendant ce temps, me regarder ?

LE PERE ou LA MERE. Vas te laver les mains !

LE FILS ou LA FILLE. Quand je pense ! Ça fait déjà quatre fois depuis ce matin. Si ça continue, je vais prendre les gants de vaisselle, ça m'évitera de salir les couverts.

LE PERE ou LA MERE. Assieds-toi correctement !

LE FILS ou LA FILLE. Quand je pense ! J'suis pas un légume. Mais si on me prend pour une plante, y'a qu'à demander à mamie, de me placer deux de ses tuteurs, y'en a plein le jardin qui servent à rien.

LE PERE ou LA MERE. On ne parle pas en mangeant !

LE FILS ou LA FILLE. Quand je pense ! Quelle perte de temps. Si on devait diviser en deux, les trois repas par jour, on n'arrêterait pas de manger.

LE PERE ou LA MERE. Mange proprement !

LE FILS ou LA FILLE. Quand je pense ! Si j'arrivais à faire plus de bruit que la télé, il faudrait que je sois dedans, c'est sûr.

LE PERE ou LA MERE. Finis ton assiette !

LE FILS ou LA FILLE. Quand je pense ! On achète des boîtes pour le chat et des croquettes pour le chien, parce que notre nourriture est trop riche. Et moi qui s'occupe de ma ligne.

LE PERE ou LA MERE. Essuie-toi la bouche !

LE FILS ou LA FILLE. Quand je pense ! On peut déjà pas parler. Alors s'il y a des gants pour les mains, pourquoi n'y en aurait il pas pour les lèvres.

LE PERE ou LA MERE. Tu te lèves quand tout le monde aura fini !

LE FILS ou LA FILLE. Quand je pense ! Papa est toujours pressé et maman a un emploi du temps chargé. Alors pourquoi on fait pas manger mamie avant. On perd du temps.

LE PERE ou LA MERE. Dis merci et retourne dans ta chambre !

LE FILS ou LA FILLE. Quand je pense ! Merci pourquoi ? J'avais pas faim !

LE PERE ou LA MERE. C'est dingue ces gosses ! Faut tout leur dire. Mais moi, quand je pense à la misère, j'ai faim ! Alors j'ouvre la télé et je me régale.

*Le bal des auteurs
Le Facteur Théâtre - 2007*

Piège à Conviction I

(Il est interdit de boire de l'alcool dans les bars avant midi.)

MARTINE PINSON.

Dans le Calvados, un conducteur fauche un groupe de promeneurs, 1 mort, un blessé grave et 1,7gr. dans le sang, il était 13h35. Accidents de la route, violence conjugale, attitude dégradante. L'alcool est-il le fléau de cette fin de décennie ? Le cancer d'une société en proie au stress permanent ? Faut-il en renforcer la réglementation ou en finir définitivement ? C'est le sujet de ce soir de Piège à Conviction. Madame, monsieur bonsoir. Interdiction de la vente d'alcool dans les cafés, hôtels, restaurants, avant 12h00 du matin. Cette loi vient d'être votée par le Parlement malgré l'opposition des partis d'opposition... Qu'en pensent les Français ? Est-ce une bonne ou une mauvaise loi ? Ce sera le Piège à Conviction de ce soir en compagnie de nos invités : PAULINE LETRAITRE, PIERRE MORTIER, BERNARD-SIMON TABOGI, et FERNAND LASCAR, dont la particularité est d'avoir soutenu cette loi contre l'avis défavorable de certains de ses confères.

FERNAND LASCAR.

Tout à fait, ce faisant, je laisse mes camarades de banc à leur conscience, car ils n'ont peut-être pas encore saisi l'envergure de cette loi. Car la cible première de ce texte est de lutter contre l'alcoolisme précoce. J'entends par là, stopper l'amorce à la pompe qui s'effectue par le biais de l'apéritif, et qui constitue la source de toutes ces dérives comportementales. A ce titre les chiffres parlent d'eux même, dans 90% des cas constatés, l'apéritif matinal a été le vecteur de base de l'incident. Il s'agit bien aujourd'hui d'en finir avec une tradition, qui ne porte que le malheur dans les familles françaises.

PIERRE MORTIER.

Car vos statistiques vont également nous soutenir que vos camarades de banc ne participent pas à cette tradition !

FERNAND LASCAR.

Monsieur Canne, je ne m'avancerais pas pour mes collègues, et encore moins pour ceux de l'opposition, dont on connaît les habitudes,

mais pour ce qui me concerne la réponse est non, jamais le matin.

BERNARD-SIMON TABOGI. Permettez-moi de m'interroger ! S'agit-il de l'apéritif du brunch, ou du pré-apéro ? Car je pense que le débat gagnerait en clarté, si l'appellation était clairement notifiée.

FERNAND LASCAR. Exactement. Monsieur Cohen a raison d'insister sur ce point, car il s'agit bien dans ce texte, d'identifier la racine du mal. En effet ce pré-apéro. puisque l'on le qualifie ainsi, est tout aussi désastreux dans ses conséquences sur nos concitoyens que le "beachdrinking". Dans tous les cas, cette phase douce appelée, "philosophie de comptoir" est toujours le prélude à l'acte violent. Qu'il soit envers les autres ou soi-même.

MARTINE PINSON. Vous qui nous parliez de statistiques, quel est donc le chiffre du pré-apéro ?

FERNAND LASCAR. Pour ne prendre que la commune de Paris, le chiffre est considérable, avec une augmentation de 15% depuis octobre 2008, c'est effrayant !

PIERRE MORTIER. Donnez-nous le chiffre, si celui-ci ne se borne pas tout simplement à la consommation des traders de la bourse.

PAULINE LETRAITRE. 23 % M. Canne, 23 % ! Et je vous assure que cela ne me ravit pas. Vous croyez que les français apprécient l'image de la baguette de pain et du litron de rouge, qui nous caractérise à l'étranger, non ! Cette mesure est une mesure de prévention publique pour donner le bon exemple à la jeunesse française.

PIERRE MORTIER. Cette étude concerne-t-elle également les femmes ?

PAULINE LETRAITRE. La femme est également l'égale de l'homme devant l'alcool si vous ni voyiez pas d'inconvénient!

PIERRE MORTIER. Non aucun, mais je ne savais pas qu'il existait, une ligue antialcoolique féministe.

MARTINE PINSON. Madame, messieurs, s'il vous plaît, s'il vous plaît, revenons au débat, en écoutant ce que les Français ont à nous dire au sujet de cette loi ? C'est notre premier reportage. Un sujet de Luc Gestion.

Micro trottoir :

Un homme en costume prêt à porter :

Moi, j'bois jamais avant 14h30 précises, c'est la règle, alors la loi, moi j'en pense pas grand-chose ! Pour tout dire, je bois quand je veux !

Une concierge qui sort ses poubelles :

Oh la la non, si on doit plus boire on boit plus et pis c'est tout, ça "fra" ça d'moins dans la poche du médecin !

Un ouvrier :

Si c'est ça je reste à la maison, boire ma mousse tranquille, car c'est pas par économie que je vais au bistrot.

Retour plateau :

BERNARD-SIMON TABOGI. Une fois de plus les Français ont parlé, et les Françaises aussi. Et je le dis bien fort, je suis profondément troublé par ce qui vient d'être dit, car cela me ramène au chapitre 27 de mon livre " le triste savoir" où je dis ligne 1349, je cite ..., livre qui n'est pas encore épuisé et touj...

PIERRE MORTIER. M. Tabogi arrêtez de chamberer les Français avec vos œuvres, écrites au champagne dans des bars "lounge" et dites leur tout simplement si vous aimez ou non, le pousse café du matin, car voilà le cœur du débat

BERNARD-SIMON TABOGI. Mme. Pinson permettez-moi de m'insurger contre cette remarque qui porte atteinte à ma méthode créative.

MARTINE PINSON. Messieurs ! Messieurs !...

FERNAND LASCAR. Les goûts et les couleurs ça se discutera toujours, mais la pratique voilà le problème. Une mauvaise pratique fait une mauvaise hygiène, car ce qui est en jeu, c'est notre et je dirais même plus, la vie des autres !

PIERRE MORTIER. Tea before 12 ! C'est donc ça, la nouvelle formule ! La way of life !

FERNAND LASCAR. Mais si vous ne supportez pas le thé M. Mortier, il vous reste toujours, le chocolat, le café, les jus de fruits et les eaux minérales gazeuses ou non, vous voyiez que vous avez l'embaras du choix.

PIERRE MORTIER. Ce que je vois, c'est que les français connaissent leur histoire, et que bientôt arriveront les tickets de boisson et les jours avec et sans alcool !

PAULINE LETRAITRE. M. Mortier arrêtez de donner des cours d'histoire aux français, ils la connaissent fort bien, et ils savent que dans cette triste période, oh combien douloureuse, notre pays a réduit considérablement sa consommation d'alcool, ce qui a eu pour effet immédiat la chute notoire des accidents de la route, des violences conjugales.

PIERRE MORTIER. Dans un pays qui roule à l'huile de genoux, et dont la moitié des mâles sont en Allemagne, il est sûr que les chiffres vous donneront raison, regardez plutôt ceux de l'après-guerre.

MARTINE PINSON. France d'hier, France d'aujourd'hui, qui a raison ? Regardons tout de suite les Français de maintenant, notre second reportage. Un sujet de Luc Gestion.

Micro trottoir :

Une femme très smart :

C'est une fois de plus une atteinte aux libertés fondamentales ! Voilà ! Et puis coupez votre caméra j'aime pas qu'on me filme !

Un grand père :

Moi qui ai connu l'occup, eh bien je vous dis : quand on voit ce qu'on voit et qu'on entend ce qu'on entend, on a bien raison d'aller boire un petit coup que les boches n'auront pas!

Un homme en costume :

J'ai déjà arrêté de fumer alors de boire, pourquoi, pas, c'est un jeu on gagne quelque chose ?

Retour plateau.

- MARTINE PINSON.** Là encore force nous est de constater que l'éloquence est éloquente. M. Lascar alors, cette loi est-elle le préambule d'une restriction plus accrue ? La prohibition est-elle l'ultime étape ?
- FERNAND LASCAR.** Je le répète, l'alcool c'est le cancer de la société. Il doit être combattu envers et contre tout, car il n'est pas une fatalité. Personne ne naît avec un verre à la main. Et s'il faut aller plus loin pour préserver notre jeunesse, notre gouvernement n'aura pas peur d'y aller !
- MARTINE PINSON.** Jusqu'à la prohibition pour tout le monde, y compris le château Lafitte 71 ?
- PAULINE LETRAITRE.** S'il vous plait, Madame Pinson, soyons sérieux, il ne s'agit pas d'interdire, mais de réduire doucement, en donnant le bon exemple à notre jeunesse pour en finir avec cet adage typiquement français, maman est au boulot, papa est au bistrot.
- PIERRE MORTIER.** Arrêtons le délire, parce que vous croyez que l'OS, l'employé de bureau ou l'hôte de caisse ont le temps de passer au bistrot le matin pour s'envoyer des bières, en lieu et place de médicament qu'ils ne peuvent plus se payer.
- BERNARD-SIMON TABOGI.** Alors là permettez-moi de m'inscrire en faux contre cet argument d'un sectarisme sans appel. Pourquoi un OS serait obligé de boire de la bière, il peut tout à fait boire du champagne, nous sommes en république. Et à ce titre je lui recommande ma marque préférée le...
- MARTINE PINSON.** S'il vous plait M. Tabogi, nous sommes sur une chaîne publique, et la publicité d'arrière fond n'est pas autorisée.
- PIERRE MORTIER.** La roteuse du pauvre, c'est ça, la marque du prolo ! On lui a interdit la "cibiche", on lui retire maintenant le "jaja". Merde on sait qu'il est né pour être exploité, mais maintenant en plus il doit mourir en bonne santé, pour ne pas que l'esclavagiste culpabilise.

- MARTINE PINSON.** M. Mortier, s'il vous plait ! Un peu de retenue ! S'il vous plait!
- PIERRE MORTIER.** Quelle retenue ! Mais c'est fantastique ça ! Vous ne voyez pas ce qui se trame derrière cette loi ! C'est tout bonnement la volonté indirecte d'interdire tout rassemblement qui pourrait, autour d'un verre, manifester une opposition. Car bon dieu a qui pensez-vous quand vous élaborez vos lois, à un élevage de poulets !
- FERNAND LASCAR.** M. Mortier réveillez-vous, nous ne sommes plus au moyen âge ! De plus on comprendra mieux l'hystérie de M. Mortier, quand l'on sait qu'il appartient à cette tranche d'adultes qui donne le mauvais exemple à notre jeunesse, en fréquentant les bars environnant son journal dès l'ouverture.
- PIERRE MORTIER.** Mais je le revendique Monsieur, je le revendique mon pousse café du matin ! Et je n'ai nul besoin de me cacher derrière des gardes républicains pour le faire ! Moi ! Je ne suis pas un faux apôtre, moi !
- FERNAND LASCAR.** Mais on vous croit M. Mortier, on vous croit ! Chacun peut en admirer d'ailleurs le résultat, hystérie, violence, dérive verbale, tous les symptômes de cet alcool pris sans interruption tout au long de la journée, et qui démarre, comme de bien entendu, le matin au réveil. Ce n'est pas l'avenir que nous voulons pour notre jeunesse.
- PIERRE MORTIER.** Arrêtez de saouler les Français avec votre probité de Bedos!
- FERNAND LASCAR.** L'alcoolisme doit reculer, c'est un fait.
- PIERRE MORTIER.** Sur le dos de qui, hein ! Pas du peuple ça c'est sûr ! Car on parle de bars et de produits licites, mais on peut parler de cocaïne et tutti quanti !
- PAULINE LETRAITRE.** Restez dans le sujet M. Mortier. Et n'essayez pas une fois de plus de noyer le poisson. Si cette loi est bonne pour nous, elle bonne pour les Français !

BERNARD-SIMON TABOGI. A ce titre je m'interroge, peut-on pénaliser les outils de la création, car il faut bien l'avouer la cocaïne est à ce titre un...

MARTINE PINSON. M. Tabogi, le sujet aujourd'hui concerne l'alcool et non les stupéfiants ! M. Mortier, au sujet de la possibilité d'une prohibition complète de l'alcool ?

PIERRE MORTIER. J'attends les chiffres ! J'attends les chiffres ! Que l'on donne aux Français les chiffres ! Combien d'hectolitres par mois sur les tables des ministères, hein ! Combien d'hectolitres par ministre ! Allez dites leurs, dites leurs ! Combien !

PAULINE LETRAITRE. Combien, combien ! Mais dites-vous bien M. Mortier, que si l'on parle de records. Votre corporation de métier reste sans conteste la championne toute catégorie. J'en veux pour preuve le nombre abyssal de bistrots qui ceignent vos rédactions.

BERNARD-SIMON TABOGI. De l'encre au papier, qui a bu le premier ! Car comme le disait le poète, in vino...

FERNAND LASCAR. Non monsieur, et je me dresse tout entier, contre cette France du comptoir, vautrée et avachie, pour prôner une France debout, qui s'avance droite et sereine contre l'impérialisme d'un journalisme vendu au "pousse au crime" de l'aurore ! Voilà !

MARTINE PINSON. Eh bien, se sera le mot de la fin. A très vite pour un prochain Piège à Conviction, et encore merci à tous.

Clothilde pense que le plateau est off caméra.

Nous sommes désolés de vous avoir dérangé de si bonne heure ce matin, mais nous ne pouvions pas faire l'enregistrement cette après-midi, question de grille. C'est pourquoi, pour nous faire pardonner, une petite collation vous attend dans les loges.

Tout Le monde se précipite hors du plateau.

Piège à Conviction
Tête de Gondole production - 2008

Piège à Conviction II

(Une réduction d'impôts est accordée à tout citoyen acceptant d'afficher le drapeau français de façon ostentatoire (mâts, pin's, veste, arrière voiture))

MARTINE PINSON. Marseillaise huée, sifflée ou pas chantée, drapeau brûlé ou humilié, Marianne taguée ou défigurée. Autant de gestes qui se banalisent. Que fallait-il faire ? Le gouvernement vient d'agir en ce sens, avec une nouvelle loi sur le sentiment d'identité nationale. Est-elle adaptée ou non ? C'est la question de Piège à Conviction du jour.

MARTINE PINSON. Bonjour à tous, nous accueillons aujourd'hui, FERNAND LASCAR, conseiller auprès du ministre de la communication, BERNARD-SIMON TABOGI, philosophe et romancier, PAULINE LETRAITRE, avocate au barreau de Paris, et comme de coutume PIERRE MORTIER, journaliste chez notre confrère : Qui ? Quoi ? Comment ?. A l'ordre du jour cette nouvelle loi qui fait écho à la recrudescence d'actes de mépris à l'égard des icônes nationales comme nous l'avons pu voir encore récemment. Ce nouveau texte de loi permettra donc, un dégrèvement d'impôt, pour toute personne arborant ostensiblement le drapeau national, avec un barème selon les supports, c'est bien cela monsieur le député.

FERNAND LASCAR. Tout à fait, et je dois dire qu'il s'agit là, d'un signal fort adressé à tous les français, car dans ce texte réside également le meilleur moyen d'être égaux face aux réductions fiscales, grâce au sentiment patriotique naturel de chaque français.

PAULINE LETRAITRE. Permettez-moi de rebondir immédiatement, car je sens dans ce texte, les éléments fondateurs d'un nouveau ciment d'unité nationale, face à l'incompréhension des français à l'égard de l'attitude inacceptable certains supporters...

FERNAND LASCAR. Et sportifs !

MARTINE PINSON. Donc, cette loi est donc une réaction directe aux sentiments d'agression à l'identité

nationale que l'on a pu observer dernièrement dans les stades et ailleurs?

FERNAND LASCAR.

Bien sûr, vous savez, quand l'on appartient à un groupe parlementaire décomplexé, on a pas peur de dire la vérité aux français ! Et surtout de mettre en place des décrets, comme celui-ci qui leurs permettent d'afficher sans honte leur fierté nationale, là où les autres renâcle !

PAULINE LETRAITRE.

Si l'on est citoyen, on ne peut que soutenir, cette démarche, car enfin quoi ! Qui comprend ce qu'il chante, quand il entonne la Marseillaise ? Qui connaît la signification des couleurs de notre drapeau ? Je vous le demande ? C'est comme ne pas connaître la capitale du pays d'origine, de l'émigré régularisé, que vous venez d'embaucher dans votre entreprise.

MARTINE PINSON.

Puisque vous parlez de ce qui se passe à l'étranger, avant d'aller plus loin, je vous propose de regarder tout de suite le sentiment qu'inspire cette nouvelle loi chez nos compatriotes.

Micro trottoir :

Un homme en training :

Non pas de carottes, je ne veux pas que l'on me mette devant le fait accompli.

Une femme BCBG :

Je suis contre, car les gens le feront pour la réduction, s'ils sont patriotes !

Un cadre dynamique :

C'est quoi le barème, 3 ou 5 %, j'suis pour, demain j'en mets 25 à la porte en bouquet et après-demain, j'ouvre une fabrique de drapeaux.

Retour plateau :

MARTINE PINSON.

Voilà donc le sentiment de la rue, il semble tout de même que le français reste circonspect à l'égard de cette loi, je dirais même un peu blessé dans son patriotisme, non ? Monsieur le député.

- FERNAND LASCAR.** Il s'agit de l'effet de surprise, rien de plus ! Les français, et je les connais bien, n'ont plus l'habitude d'un gouvernement réactif. Après 20 ans de passivité et de lenteur, il découvre enfin un gouvernement qui n'attend pas la trinité pour agir dans le sens de son intérêt.
- JEAN-PIERRE CANNE.** Parce que brader les couleurs, vous pensez que c'est une promesse d'unité nationale ?
- MARTINE PINSON.** Toutefois, si l'on tient compte du sentiment de la rue, l'aspect spéculatif lui semble très discutable.
- FERNAND LASCAR.** Parce qu'il faut vivre avec son temps. Cet intéressement du sentiment national, c'est une fois de plus la démonstration que notre gouvernement est au cœur des préoccupations des Français.
- JEAN-PIERRE CANNE.** Bien sûr, tout comme jadis, vos prédécesseurs étaient marchands de canon, vous et vos amis sont devenus des marchands de drapeaux. Marchands de drapeaux à vendre avez-vous des sentiments à vendre, on connaît la musique...
- FERNAND LASCAR.** Permettez-moi de vous faire remarquer, qu'une fois n'est pas coutume, la seule et unique proposition de M. Mortier, c'est la critique, voilà tout.
- JEAN-PIERRE CANNE.** Il est vrai que dans vos rangs, l'autocritique est une métaphore.
- MARTINE PINSON.** S'il vous plaît messieurs, messieurs ! Revenons au débat ! M. Tabogi qu'en pensez-vous ?
- BERNARD-SIMON TABOGI.** Le boursicotage du drapeau est une idée amusante, mais je m'interroge sur le sens profond. Peut-on vendre un idéal ?
- PAULINE LETRAITRE.** Mais monsieur Tabogi, c'est comme la lingerie, rien ne vous force à l'acheter, c'est bien en cela que réside toute la modernité de ce texte. Redresser la fierté nationale, par l'intéressement.

- MARTINE PINSON.** Alors une question, est-il est vrai qu'à l'heure actuelle, s'afficher simplement avec un drapeau national, c'est faire preuve d'allégeance à un certain type de mouvement politique.
- FERNAND LASCAR.** Tout à fait, et c'est également pour rompre avec cette récupération abusive, d'un parti qui n'a pas, rappelons-le, la majorité du cœur des Français, que nous souhaitons agir.
- BERNARD-SIMON TABOGI.** Sur ce point, M. Lascar, vous m'interpellez. Où est le bon exemple ? Faut-il peindre les façades de l'administration publique en tricolore pour se départir des mauvaises pensées?
- FERNAND LASCAR.** Il ne s'agit pas de relancer le bâtiment M. Tabogi, restons dans le sujet, il s'agit de redresser la fierté nationale par une démarches accessible à toutes les bourses...
- BERNARD-SIMON TABOGI.** Je pense au contraire, que l'on a les pieds dedans, si vous permettez l'expression. Combien de réduction pour un supporter qui se fait la figure tricolore ? Je m'interroge !
- PAULINE LETRAITRE.** La problématique de l'identification pour la déclaration n'est pas...
- JEAN-PIERRE CANNE.** Et le dentifrice, bleu, blanc, rouge ! Car ne vous méprenez pas, les industriels seront eux aussi, d'un seul coup, atteints d'une crise de citoyenneté subite ! Il suffit de constater les largesses de vos collègues au ministère des finances, à l'égard de certaines entreprises, pour savoir, qu'un chef d'entreprise est un patriote convaincu.
- FERNAND LASCAR.** Je constate, qu'une fois de plus, quand M. Mortier n'est pas dans la critique, il est dans la dérive, ce texte ne concerne pas les fabricants mais les porteurs. Je le répète, ce texte est en...
- JEAN-PIERRE CANNE.** Et pour le "pecul" trois bandes comment ferez-vous !

MARTINE PINSON. Messieurs, s'il vous plait un peu de sang froid, s'il vous plait... Mme Letraître.

PAULINE LETRAITRE. L'intimité du cabinet des Français, ne regarde pas la loi M. Mortier. Et pour en revenir à la problématique de l'identification pour la déclaration, elle n'est pas...

JEAN-PIERRE CANNE. J'ose à peine imaginer le sentiment des touristes aux regards d'un pays croulant sous les drapeaux, et basculant dans un ultra-patriotisme mercantile !

FERNAND LASCAR. Je le répète, ce texte est totalement équilibré. Ce qui m'étonne c'est l'acharnement de M. Mortier à défendre son drapeau. Aurait-il un sentiment national caché, plus fort que le nôtre ?

JEAN-PIERRE CANNE. Dès qu'il s'agit de l'intérêt de mes concitoyens toujours ! Moi j'aime le peuple et ...

FERNAND LASCAR. Vous voulez, vous ! Me donner des leçons de patriotisme ! C'est le monde à l'envers pour qui...

MARTINE PINSON. Messieurs, messieurs, s'il vous plait ! M. Tabogi ?

BERNARD-SIMON TABOGI. Eh bien je m'interroge, sommes-nous dans un débat d'idées ou de personnes ?

JEAN-PIERRE CANNE. Voilà comme à son habitude M. Tabogi se dilue dans l'opinion.

BERNARD-SIMON TABOGI. Je me pose certaines questions essentielles voilà tout ! Vous devriez en faire autant.

JEAN-PIERRE CANNE. Merci du conseil, je vous rappelle que nous le faisons toutes les semaines pour nos lecteurs. Vous devriez souscrire un abonnement.

MARTINE PINSON. Messieurs s'il vous plait ! Mme Letraître !

PAULINE LETRAITRE. Une fois de plus, force nous est de constater, que la condition féminine...

BERNARD-SIMON TABOGI. L'air du temps, c'est cela votre hebdo !

JEAN-PIERRE CANNE. Non là vous me parlez de votre philo !

MARTINE PINSON. Messieurs, messieurs ! Calmons-nous pour revenir au débat qui nous occupe, avec cette question de fond : au regard de cette loi le Français ferait il preuve de vénalité ? Qui veut répondre ?

FERNAND LASCAR. Je veux bien, mais de quel Français parlez-vous ? Car dans ma...

JEAN-PIERRE CANNE. Mais des amis de votre groupe, plébicitaires du gouvernement actuel !

FERNAND LASCAR. Si M. Mortier veut bien me laisser finir, je tiens à dire que quand l'on fait le don de son sang à la patrie on n'est pas vénal ! Voilà !

JEAN-PIERRE CANNE. Donc, si je vous suis bien, puisque l'armée est maintenant professionnelle, un militaire ne fait plus don de sa personne à la France, il est vénal !

FERNAND LASCAR. Ne vous acharnez pas, faute d'argument à mélanger les choses ! Car ce n'est pas moi qui remettrais en question la sempiternelle maxime de votre hebdo, tout travail mérite salaire.

JEAN-PIERRE CANNE. Donc plus de médailles, plus de fiesta pathos, que des mercenaires en tout, quoi ...

FERNAND LASCAR. Mais nous écoutons vos suggestions M. Mortier ! Nous sommes tout ouïe !

MARTINE PINSON. M. Tabogi, le Français est-il vénal oui ou non ? Vénal au point d'accrocher un drapeau à sa fenêtre ?

BERNARD-SIMON TABOGI. Eh bien, je pense que certes oui, pour ceux qui le désirent, mais permettez-moi de m'interroger sur l'ampleur du mouvement.

MARTINE PINSON. Donc vous nous dites que pour le philosophe...

BERNARD-SIMON TABOGI. Et romancier !

MARTINE PINSON. Que vous êtes, que tout français qui ornerait sa maison ou son veston du drapeau national, agirait de façon vénale.

BERNARD-SIMON TABOGI. Oui et non, car tout le monde ne possède pas de mât à sa fenêtre. Mais je vous le répète je m'interroge avant tout sur l'ampleur du phénomène.

FERNAND LASCAR. La vérité dans tout cela, c'est que M. Mortier ne peut pas accepter, qu'un citoyen Français puisse faire fructifier son patriotisme !

JEAN-PIERRE CANNE. Je vous le répète, il ne faut pas confondre l'idéal républicain avec une action de bas boursicotage. Car dites-vous bien qu'une fois de plus, ce sont les mêmes qui pourront en profiter.

FERNAND LASCAR. Détrompez-vous, les Français sont bien plus patriotes que ne le pense votre hebdo, d'ailleurs permettez-moi cette question, possédez-vous un drapeau ?

JEAN-PIERRE CANNE. Désolé pour vous, mais je n'habite pas en résidence pavillonnaire. Cependant je ne manque pas d'en acheter pour mes petits enfants lors du 14 juillet, en faites-vous de même ?

FERNAND LASCAR. Eh bien vous voyez bien que cette loi fait l'unanimité ! Et contre toute attente, vous feriez bien de demander à vos petits enfants ce qu'ils en pensent, vous seriez surpris de leurs réponses !

MARTINE PINSON. Messieurs, messieurs s'il vous plait ! Puisque nous arrivons à la fin de ce débat, écoutons ce qu'en pensent nos édiles!

Micro trottoir :

Une vendeuse :

On est déjà obligé de porter des badges du magasin, sans que ça nous rapporte rien, pour la gloire, alors si en mettant le drapeau sur la veste ça me rapporte, moi j'suis ok.

Un jeune :

Mon père me fait déjà assez chier avec son football, alors j'ai pas l'intention de devenir un porte drapeau.

Un éboueur :

Moi je veux bien, mais si c'est uniquement destiné aux hommes, car merde, qui verse sang pour la France, c'est quand même les hommes quoi !

Retour plateau :

MARTINE PINSON. Alors messieurs, le mot de la fin. A tour de rôle, Mme. Letraître, s'il vous plait.

PAULINE LETRAITRE. Puisque l'on peut enfin de s'exprimer dans un débat, qui s'est franchement connoté de machiste, je me permets de vous rappeler, l'engagement héroïque des femmes lors du dernier conflit, qui prouve encore, si besoin était, le profond sentiment patriotique du cœur des femmes, au nom desquelles je me permets de donner mon sentiment. Voilà !

FERNAND LASCAR. Eh bien je dirais ceci, dans un pays à l'orgueil flétri, voilà enfin une vraie mesure pour le redressement du moral des ménages Français.

JEAN-PIERRE CANNE. Stop à l'hypocrisie, ne bradez pas le drapeau boudez-le !

BERNARD-SIMON TABOGI. S'il m'est permis de m'interroger une dernière fois, qui constatera l'affichage des drapeaux, car moi aussi j'ai des petits enfants.

MARTINE PINSON. Voilà donc pour le mot de la fin. Nous vous rappelons que cette loi sera présentée à la chambre le 12 mars prochain, d'ici là, merci à tous et à la semaine prochaine même heure, car la loi c'est la loi !

Tandis que le noir se fait sur le plateau et que les autres invités rejoignent les coulisses, Jean-Yves Lagrenèche et Mme. Paloska-Génier, se tiennent debout, au garde à vous, et entonnent la Marseillaise.

Piège à Conviction
Tête de Gondole production - 2008

TABLE

On va le savoir	2
Terminal 55	6
KF-IN	9
Redressement de mémoire	11
Grandeur des vanités humaines	16
Les Baigneurs I & II	23
Kaméra Kafé	29
A table !	33
Piège à Conviction I	35
Piège à Conviction II	42